

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

223-224

dix-neuvième année

Juillet-Août 1972

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie	45 F	23 F
Etranger	55 F	28 F
Abonnement de soutien : 1 an : 55 F -- Etranger : 65 F		
Abonnement d'Honneur : 100 F		
Le numéro : 4,50 F		

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, Paris-10^e
Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02
au nom de « ARCADIE »

*La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

*Timbre pour toute correspondance.
1 F pour tout changement d'adresse*

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.
Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.
Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège
Riksförbundet för sexuell likaberättigande
Box 850. Stockholm. I. Suède.
Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.
One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)
Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)
Club 68. Postfach 417. Zurich 8022

C.C.L., 281, chaussée d'Ixelles, Bruxelles 5
C.O.C., 32 Oostenstraat, Anvers

« Copyright « Arcadie 1972 »

Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28-LUISANT
Dépôt légal 1972. N° 438 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DIX-NEUVIÈME ANNÉE JUILLET-AOUT 1972

SOMMAIRE

Le paradis perdu, par MARCEL DODE	317
Sexualité et reproduction (<i>suite</i>), par LUCIEN FARRE.	323
Nouvelles de France, par JEAN-PIERRE MAURICE ..	329
Mon grand Louis (<i>suite</i>), par YVES CERNY	336
Yves ou la mystification, par GÉRARD MEZIERES ..	342
De Voltaire à France, par JACQUES FREVILLE	348
« Défense de l'homme » et sagesse	351
<i>Cantique</i> , poème de JEAN-GABRIEL BARTHELEMY.	353

LIVRES :

<i>Le grand amour</i> , d'Antoine OREZZA	354
<i>La vie brève</i> , de Roger VRIGNY	356
<i>Autobiographie de jeunesse</i> , de Daniel GUÉRIN	358
<i>Scum</i> , de Valérie SOLANAS	360
<i>Journal — tome IV — d'Anaïs NIN</i>	361

CONCOURS

La revue *Arcadie* ouvre auprès de ses lecteurs et abonnés un concours en vue de la mise au point d'un projet de nouvelle couverture.

L'inspiration de ce projet est libre, sous réserve de respecter les principes suivants :

Le graphisme proposé doit pouvoir être reproduit en une seule couleur sur fond blanc.

Il n'est pas possible d'y faire figurer une photographie ni un dessin comportant des parties ombrées.

Le projet doit comporter le titre — *Arcadie* — et le sous-titre — *Revue littéraire et scientifique* — de la revue, et permettre l'adjonction en typographie des indications habituelles : numéro, mois, année.

Le projet sera présenté sur papier blanc ou sur calque, et aux dimensions de la revue ou à un multiple de celle-ci.

Le projet sera placé sous enveloppe cachetée, ne comportant extérieurement qu'un nombre de sept chiffres ; le nom et l'adresse de l'expéditeur étant précisés sous une autre enveloppe comportant également ce nombre de sept chiffres.

Ces deux enveloppes seront adressées ensemble à l'adresse de la revue : *Arcadie*, 61, rue du Château-d'Eau, Paris-10^e.

Le concours sera clos le 30 septembre 1972.

L'auteur du projet retenu recevra un prix de deux cent cinquante francs.

LE PARADIS PERDU

par MARCEL DODE.

Arkad s'éveilla sans entrain.

Devant la grotte où il s'était installé pour la nuit, le ciel était déjà bleu — encore bleu, pensa-t-il, toujours bleu ! — les arbres exhalaient leurs parfums, les oiseaux égrenaient leurs trilles, les fruits éclatants s'offraient à la cueillette..., mais à quoi occuper ses journées dans ce Jardin d'Eden, où tout était si merveilleusement parfait et si totalement dénué d'imprévu ? Contempler le lever du soleil, l'ascension du soleil, le déclin du soleil, le coucher du soleil, cela manque de variété. Et la compagnie des animaux, si gentils et compréhensifs soient-ils, est plutôt décevante à la longue.

Aussi Arkad prit-il une résolution — la première depuis la Création.

A l'heure de midi, quand l'Ange à l'Epée Flamboyante passa, comme chaque jour, lui demander si le menu du déjeuner était à sa convenance, il émit un grognement et leva la main.

— Monsieur désire quelque chose ? s'enquit l'Ange, qui à force de servir l'Eternel avait acquis le style des grandes maisons.

— Je m'ennuie, grommela Arkad.

— Je vais en parler au Trè-Haut, répliqua l'Ange dans un grand bruissement d'ailes.

Le soir, en se couchant sur son lit de pétales de roses fraîches, Arkad se sentit plus las que jamais. Il n'avait pourtant rien fait de la journée, et pour cause, puisque personne ne lui avait encore enjoint de gagner son pain à la sueur de son front, mais il commençait à découvrir que, moins on travaille, plus on se fatigue : constatation que beaucoup d'autres devaient faire après lui, sans en tirer pour autant les conséquences.

Il y avait, dans cette atmosphère du Paradis Terrestre (puisqu'il était le nom officiel du Jardin), une certaine langueur, une douceur sucrée de magnolias et de frangipaniers, entêtante, insinuante, qui amenait tous les animaux à se faire des agaceries, les chats à taquiner les crocodiles, les gazelles à chatouiller la barbe des gros lions débouaillés, et les couples à s'isoler dans les fourrés de tamaris.

Seul Arkad était condamné à la solitude, faute de pouvoir batifoler avec les quadrupèdes, qui d'ailleurs l'ignoraient superbement. Les problèmes des relations avec les voisins d'appartement n'ont jamais été faciles, même en ces temps lointains.

Il soupira profondément et s'endormit.

Il fit un curieux cauchemar. Il rêva qu'on lui ouvrait le ventre et qu'on triturerait à l'intérieur. Très désagréable. Sans doute, se dit-il au réveil, aurai-je mangé quelque papaye ou quelque mangoustan un peu vert que j'aurai eu du mal à digérer. Une certaine douleur, toutefois, subsistait à hauteur du troisième espace intercostal droit. J'espère que je n'ai pas pris froid, pensa-t-il. D'ailleurs, comment cela pourrait-il arriver, puisque le Jardin est climatisé vingt-quatre heures sur vingt-quatre ? Cette réflexion montre combien de choses il lui restait à apprendre. Plus tard, les Américains devaient se faire les mêmes illusions et les payer d'un nombre considérable de bronchites.

Un peu perplexe, Arkad s'avança vers la rivière pour dire bonjour à ses amis les poissons-lunes, lorsqu'un bruit insolite lui fit tourner la tête. A quelques pas de lui, un être bizarre le regardait.

Au premier instant, il crut se voir lui-même, tel que le miroir d'eau de la fontaine le reflétait. Mais non : il y avait trop de différences. Le nouveau venu n'avait pas de poils au menton ; sa poitrine était plus grosse, deux outres ; les hanches plus larges ; et... mais oui ! rien de pendant entre les jambes. Juste des poils. Pauvre créature !

— Bonjour, dit l'arrivant.

— Bonjour.

— Je pense que vous savez qui je suis ?

— Pas du tout, je l'avoue.

— Je suis Eve. L'Éternel m'a créée cette nuit, en vous enlevant une côte.

— Enchanté, dit Arkad. Mais il pensait à part lui : l'Éternel aurait pu me demander mon avis avant de démolir mon squelette.

— On fait un tour ? demanda Eve.

— Si vous voulez.

Chemin faisant, ils firent connaissance. Eve était pleine de bonne volonté, mais sujette à d'étonnantes distractions. Quand Arkad disait « Obliquons à gauche », elle prenait le chemin de droite. (Beaucoup de ses descendantes ont hérité ce trait de son caractère.) En fait, elle ne semblait pas s'intéresser à grand-chose en dehors d'elle-même. Tous les cent mètres, elle s'arrêtait pour caresser un animal, cobra, kangourou ou diplodocus, avec des petits mots, « mini-guili-bizi », qui irritaient Arkad. Il fut heureux quand la promenade prit fin.

Au déjeuner, Eve tint à arranger elle-même le menu et à disposer la table. Arkad commença à la trouver encombrante.

Sans doute, se dit-il, le Très-Haut me l'a-t-il envoyée pour me tenir compagnie. C'est très aimable à Lui. Dommage que je n'aie pas grand sujet de conversation avec elle.

Le soir vint. L'air était plus embaumé, plus alangui, plus excitant que jamais. Tous les animaux semblaient pris de folie amoureuse. Les couples se formaient et se déformaient dans les bosquets — on ne devait plus rien voir de semblable jusqu'aux nuits de Copenhague, bien des millénaires plus tard.

Eve, sans mot dire, dénoua ses longs cheveux et s'approcha d'Arkad, toute frémissante. Il s'écarta légèrement.

— Tu ne te sens pas bien ? demanda-t-elle.

Elle en était déjà au tutoiement ; Arkad nota la chose avec agacement.

— Si, mais... il fait chaud.

— Pas plus que d'habitude.

— Justement, il faut éviter d'être les uns contre les autres, sinon on étouffe.

— Tu n'as pas envie d'étouffer avec moi ? fit-elle, agui-cheuse.

Il la regarda du coin de l'œil. La bouche humide, les yeux brillants, les seins dressés...

Il frissonna.

— Je tombe de sommeil, dit-il. A demain.

— Comment, à demain ? Tu n'as pas l'intention de dormir seul, j'espère ?

— Bien sûr que si. Je ne peux pas dormir autrement.

Et, d'un geste, il ferma la cadenas de lianes qui isolait sa grotte. Eve, furieuse, l'injuria copieusement. Son vocabulaire était déjà étonnamment fourni. Elle ne s'éloigna qu'à minuit passé. Arkad finit par s'endormir d'un sommeil lourd, et rouvrit les yeux avec, pour la première fois depuis la Création, une impression d'angoisse et de malaise.

Eve semblait avoir disparu.

Tandis qu'il achevait sa toilette au bord de la fontaine, l'Ange apparut devant lui.

— Alors, Homme, es-tu content de la compagne que l'Eternel t'a donnée ?

— Je Lui suis très reconnaissant, Ange, mais...

— Mais ?

— Je crains qu'il n'y ait incompatibilité d'humeur.

— C'est normal. Eve est une Femme, et l'incompatibilité d'humeur avec l'Homme fait partie du plan du Créateur.

— Ah bah ! Pourquoi cela ?

— Dieu ne me fait pas ses confidences. Personnellement, je pense qu'Il a voulu se réserver pour l'avenir des occasions de Se divertir un peu. L'essentiel est que tout s'arrange sur l'oreiller. J'espère que vous avez passé une bonne nuit ?

— C'est que... justement, non.

— Comment, non ? Elle n'a pas voulu ?

— Ce n'est pas elle. C'est moi. Rien à faire.

— Tu m'étonnes, Homme. Elle a une belle plastique. J'avoue que, si je n'étais Ange et par conséquent sans sexe, moi-même...

— Je suis désolé, Ange, mais ces deux autres qu'elle trimballe sur sa poitrine, ce vide qu'elle a entre les jambes, je... non, je ne peux pas.

— Je vois ce que c'est, dit l'Ange. Je vais en parler à l'Eternel.

**

— C'est bien ma chance, dit l'Eternel. Un sur vingt, et il faut que je commence par celui-là !

— Cela devait arriver, dit l'Ange. Un enfant sans mère, pas de modèle paternel à qui s'identifier, il était fatal que cela fasse un complexe d'Œdipe inextricable.

— Tu m'ennuies avec tes théories, dit Dieu. Laisse au moins à Freud le temps d'arriver. Comment vais-je me sortir de là ?

— Transformez Eve en homme.

— Ça ne suffit pas. Si je ne crée que des hommes, ils n'auront pas d'enfants, et l'avenir de toute l'humanité est compromis.

— Ce ne serait pas une grande perte, grommela l'Ange entre ses dents.

— Que dis-tu ?

— Rien. Je pensais seulement que, si vous faisiez un deuxième essai de création, vous obtiendriez peut-être un homme aimant les femmes ?

**

Arkad s'éveilla, une nouvelle fois, avec une désagréable impression de douleur à la poitrine.

— J'espère que l'Eternel ne m'a pas encore pris une côte pour fabriquer une de ces créatures que l'Ange appelle Femmes ! pensa-t-il. Une seule me suffit largement.

Mais, levant la tête, il aperçut à l'entrée de la grotte un autre être — oui, cette fois, vraiment sa propre image : la poitrine velue, la barbe noire, le ventre plat, la taille mince, les cuisses musclées, et l'organe bien pendant entre les jambes, bien volumineux...

A cette vue, l'organe d'Arkad s'agita et se dressa. C'était la première fois que cela lui arrivait. Arkad sourit à l'arrivant.

— Bonjour, dit-il. Je suis Arkad.

— Bonjour. Je suis Adam.

— Heureux de vous accueillir. On fait un tour ?

Arkad allait acquiescer, quand un cri se fit entendre dans la clairière.

— Alors, Adam, tu arrives ? Je t'attends depuis dix minutes.

— Excusez-moi, dit Adam. Eve m'appelle. Nous nous verrons plus tard.

Arkad le regarda s'éloigner, le cœur gros.

Une fois de plus, il mangea seul. Adam et Eve avaient établi leur foyer un peu plus loin, dans une autre grotte plus vaste. Il y eut bientôt de la progéniture, le petit Caïn, un enfant difficile, le petit Abel, toujours à pleurnicher et à cafarder, puis toute une ribambelle de garçons et de filles qui se chamaillaient à qui mieux mieux. Eve passait de plus en plus de temps à batifoler avec les serpents sous les pommiers, et tout cela se termina assez mal.

Adam ne disait rien, mais on voyait bien que si c'était à refaire...

Finalement il prit l'habitude de venir passer la soirée avec Arkad. Parfois même la nuit. Et Arkad se sentit moins seul (1).

MARCEL DODE.

(1) Cet épisode, très important, de l'*Histoire Sainte*, est expurgé dans la plupart des versions de la Bible qu'on trouve dans le commerce. En fait, Arkad n'y est même pas mentionné. C'est le puritanisme victorien et les 2000 ans de tradition judéo-chrétienne qui sont responsables de cette mutilation du texte, comme l'a prouvé notre ami Marc Daniel. La réalité historique de l'existence d'Arkad est prouvée par la survie, jusqu'à nos jours, du peuple auquel il a donné naissance : les Arkadiens.

ALEXANDRE KALDA

L'EXTASE DU VERSEAU

*La suite tant attendue
de l'extraordinaire roman « Le Désir »
« L'amour même... et le plus beau livre
écrit sur l'amour physique »*

Ed. Albin Michel — 300 p. — 25 F

SEXUALITÉ

ET REPRODUCTION (1)

par LUCIEN FARRE.

Les origines biologiques de la confusion datent, quant à elles, des origines de l'anatomie, de la physiologie et, en général, de la biologie, c'est dire que, contrairement aux origines sociales de la confusion entre la reproduction et la sexualité, elles sont relativement récentes.

L'une des principales raisons biologiques de cette confusion a été — et est toujours — la difficulté qu'il y a pour le biologiste de séparer l'organe de la fonction et de suivre les différentes modalités des changements, tant d'organes que de fonctions, qui sont intervenues dans l'évolution des espèces qui se résument dans l'ontogénèse, après avoir longuement tâtonné dans la phylogénèse.

Il est difficile de parler des organes sans être tenté de les définir par leurs fonctions, comme il est difficile de faire admettre à des personnes non averties qu'un même organe, selon les espèces, peut changer de fonction et qu'une même fonction peut changer d'organe. Nous en avons déjà donné quelques exemples à la fin de notre premier chapitre sans être obligé d'y revenir.

A côté de cette première notion, il en est une autre, tout aussi importante, pour expliquer la confusion de la sexualité et de la reproduction. C'est la notion de la double interdépendance des fonctions et des organes d'un côté et des fonctions de l'autre.

Mais il faut d'abord se rendre compte clairement que la notion de l'interdépendance des fonctions, à un moment

(1) Voir *Arcadie* n°s 218-222.

donné de leur évolution, n'engage en rien ni leur individualité respective, ni le sens de leur évolution qui est, vraisemblablement, comme le dit Monod, le fait du hasard (tout au moins à ce niveau).

En particulier, dire que deux fonctions sont interdépendantes ne signifie pas et n'a jamais signifié qu'elles étaient identiques, même lorsque ces deux fonctions se servaient des mêmes organes — ni qu'elles l'avaient été un jour, ni qu'elles le seraient plus tard.

Or, c'est une confusion semblable qui entraîne dans l'esprit de beaucoup de gens l'identification du sexuel et du génital.

Voyons ce qu'il en est en réalité.

A. — Cette interdépendance des fonctions entre elles n'est pas réciproque pour toutes les fonctions.

B. — Cette interdépendance des organes et des fonctions résulte d'une spécialisation systématique desdites fonctions et desdits organes.

C. — En disant que l'interdépendance des fonctions entre elles n'est pas réciproque pour toutes les fonctions, nous voulons dire qu'il existe un sens dans cette interdépendance, et que selon ce sens on peut ranger les fonctions biologiques en deux groupes :

a) d'un côté, les fonctions réellement indépendantes les unes des autres comme le sont, par exemple, toutes les fonctions appartenant aux groupes des fonctions de relation, de nutrition, de circulation, etc... ;

b) de l'autre côté, une fonction semi-indépendante, et une *seule*, dont l'interdépendance est à sens unique, c'est-à-dire que, si elle dépend de toutes les autres fonctions, sur le plan individuel, les autres fonctions ne dépendant pas d'elle — ou, pour être plus précis, ne dépendant plus d'elle sur le plan individuel, alors qu'elles continuent à en dépendre sur le plan dit supérieur, de l'espèce : c'est la fonction de reproduction.

Si vous le voulez bien, reprenons un peu plus en détail ces deux groupes de fonctions :

a) les fonctions réellement interdépendantes les unes des autres. Ces fonctions constituent la quasi-majorité des fonctions de l'organisme, de n'importe quel organisme. Il est difficile, en effet, d'imaginer qu'un individu puisse vivre sans appareil digestif ou sans appareil respiratoire, ou sans

appareil circulatoire — si minimes, si atrophiés qu'ils soient ou même comme c'est le cas pour les parasites, lorsqu'il doit emprunter ces appareils à son hôte. De même, il est difficile, sauf par les artefacts de laboratoire, de concevoir un appareil digestif « in se », sans appareil locomoteur, circulatoire, respiratoire, endocrinien pour le soutenir et cela quelle que soit l'espèce à laquelle appartienne l'individu et quels que soient les organes, leurs formes, leur origine.

Bien entendu, si l'animal ne peut vivre sans ces appareils, l'espèce elle-même est condamnée à disparaître.

b) Par contre, la fonction de reproduction présente un caractère bien particulier. Elle dépend, certes, de toutes les autres fonctions. On ne conçoit pas plus une fonction de reproduction en soi qu'une fonction digestive en soi, même chez les particules vivantes les plus élémentaires connues. On ne conçoit pas une fonction de reproduction portée par rien. On ne conçoit pas une fonction de reproduction qui ne soit pas « soutenue » par tout un ensemble d'appareils nerveux, circulatoires, endocriniens, etc... Par contre, et c'est cela qui la distingue des autres, cette fonction de reproduction n'est indispensable en rien, mais ce qui s'appelle en rien, au point de vue de la vie de l'individu, à l'exercice des autres fonctions. Si on supprime les gonades, qui forment l'essentiel de l'appareil reproducteur — suppression qui peut être obtenue par maladie, par irradiation ou par chirurgie — les autres fonctions continuent leur travail comme si de rien n'était, ou presque, alors qu'elles seraient beaucoup plus gravement perturbées, et même perturbées d'une manière mortelle si on supprimait dans sa totalité l'une d'entre elles. Aucun individu ne peut vivre sans appareil circulatoire, sans appareil respiratoire, quelle que soit la forme que prennent ces appareils. Tout individu peut vivre sans gonades.

Les gonades, élément essentiel, élément clef de l'appareil reproducteur si elles sont indispensables à l'espèce, ne servent à rien à l'individu.

On ne peut quitter le chapitre de l'interdépendance des fonctions sans souligner une dernière et très générale opposition entre la fonction reproductrice et toutes les autres fonctions (y compris la fonction sexuelle).

Toutes les fonctions, autres que la fonction de reproduction, sont des fonctions spécialisées qui emploient des

organes spécialisés, constitués de cellules spécialisées — Spécialisées ? Qu'est-ce à dire ? cela signifie constituées de cellules incapables, sauf rarissimes exceptions, de réaliser un individu nouveau, ou même plus simplement de remplacer des cellules d'un autre organe.

Seules les cellules reproductrices issues des gonades, restent totipotentes, c'est-à-dire capables de réaliser un individu complet soit toutes seules, et la reproduction s'appelle alors parthénogénétique, soit le plus souvent dans les espèces supérieures en s'unissant avec une autre cellule reproductrice d'un genre différent (notons que je dis bien d'un genre, et non pas d'un sexe différent, la sexualité n'ayant strictement rien à voir là-dedans).

Seules ces cellules germinatives ou reproductrices sont ou plutôt seraient potentiellement immortelles. Seule la fonction reproductrice permet de transmettre et d'actualiser cette immortalité. D'où l'importance extraordinaire que les hommes lui ont prêtée dès qu'ils ont compris le rôle que cette fonction (qui, répétons-le encore, n'a rien à voir avec la fonction sexuelle) jouait dans la transmission de la vie. Et cela explique comment, confondant la fonction sexuelle et la fonction génitale, ils ont transposé sur la première tous les tabous qui devaient concerner la seconde.

Toutes les autres cellules, tous les autres organes, toutes les autres fonctions sont, eux, mortels et ne pourraient d'aucune manière briguer la vie éternelle. D'aucune manière ? Voire. Car il existe précisément un artefact, une invention humaine prodigieuse : celle de la culture des tissus, par laquelle il semble que des cellules relativement peu spécialisées peuvent être cultivées indéfiniment, mais, semble-t-il, en perdant de plus en plus leurs caractères spécifiques et en redevenant de plus en plus indifférenciées. Indifférenciées, mais non totipotentes, c'est-à-dire non capable de reconstituer à partir d'une seule d'entre elle un être complet, un organisme de métazoaire.

En disant que l'interdépendance des fonctions entre elles résulte d'une spécialisation systématique des fonctions, des organes et des organismes, nous ne faisons que souligner un fait d'observation générale qui a force de loi, d'une loi à laquelle la fonction génito-sexuelle ne peut non plus échapper.

Ce que l'on appelle, en effet, évolution, est précisément

cette spécialisation, constructive certes, mais irrévocable qui, partant d'une unité cellulaire (elle-même fort complexe, mais que nous sommes bien forcé de choisir arbitrairement comme point de départ), va permettre aux organes et aux fonctions de se différencier les uns des autres, tout en maintenant leur unité originelle et sans que jamais elles puissent revenir en arrière (l'homme redevenir singe, puis oiseau, puis reptile, puis poisson) et sans que l'on puisse donner une limite supérieure à ce processus de différenciation.

Ainsi, pour ne citer qu'un exemple : de la membrane cellulaire d'une amibe ou de quelque corpuscule intracellulaire, va naître le cil ou le flagelle d'une infusoire, puis au fur et à mesure que l'on s'élèvera dans l'échelle animale, tous les organes des sens dont, par exemple, l'œil humain n'est que la dernière limite biologique puisque il se voit secondé à son tour par le microscope, le télescope, la photographie électroniques qui ne sont que ses prolongements physiques certes, mais prolongements tout de même.

Les exemples de complication progressive des fonctions et des organes par spécialisation constructive — avec, comme contrepartie, la disparition d'autres organes ou d'autres fonctions, avec ou sans l'intervention de l'intelligence humaine, sont légion. Ils n'entrent pas dans le cadre de notre sujet.

Ce qui importe, c'est de comprendre que la fonction génito-sexuelle ne peut échapper à ce processus de différenciation par spécialisation, chacune dans son sens, de ses deux composantes, d'une part la composante sexuelle, d'autre part la composante génitale.

Peut-être un autre exemple pourra-t-il mieux faire comprendre le fond de notre pensée. Ce que le microscope électronique est à l'œil, dont il différencie ainsi la fonction visuelle d'une autre fonction importante qui est celle de l'absorption des rayons lumineux nécessaires à la croissance staturo-pondérale — de même l'usage de produits chimiques anovulatoires ou contraception, voire l'emploi de la méthode Ogino, le coitus interruptus ou l'usage des préservatifs l'est à la fonction génito-sexuelle parce que ces méthodes ou cet usage différencient, dans le fonctionnement des organes génito-sexuels, la part de la fonction sexuelle de la part de la fonction génitale.

Il ne faut pas oublier non plus qu'un tel processus de différenciation touchant à la fonction génito-sexuelle n'est

pas nouveau. Il a déjà eu un précédent, lorsque la fonction génito-sexuelle était une fonction uro-génito-sexuelle, ou même lorsqu'elle n'était qu'un cloaque où se déversaient indifféremment les produits excrémentiels et les produits génitaux. Remarquons que la fonction génito-sexuelle continue à être encore une fonction uro-génito-sexuelle chez l'homme et qu'elle l'est encore chez tous les embryons humains.

Il ne faut pas oublier non plus que les conduits d'excrétion génitale sont primitivement des conduits d'excrétion urinaire, colonisés secondairement par la fonction génitale, qui en change la destination et les différencie dans un nouveau sens. Ce qui signifie que, si un tel phénomène a pu se produire entre la fonction génitale et la fonction urinaire, il n'y a rien d'aventureux à soutenir qu'un phénomène identique va conduire à la différenciation de la fonction sexuelle et de la fonction génitale, bien qu'en apparence ce soient les mêmes organes qui entrent en jeu. En apparence seulement.

LUCIEN FARRE.

YVES NAVARRE

ÉVOLÈNE

« Un enfant nu dans une fontaine... »

Ed. Flammarion — 200 p. — 19,50 F

NOUVELLES DE FRANCE

— N° 22 —

par JEAN-PIERRE MAURICE.

La plume et le sexe.

Puisqu'il faut en parler, parlons-en...

Il s'agit, bien sûr, de l'enquête de *France-Dimanche* sur les causes de l'homosexualité avec témoignage, recettes pour l'éviter, titres et sous-titres accrocheurs du genre : « Ce que toute mère de famille doit savoir ! »

Mais puisque nous ne serons jamais mères de famille et que nous n'avons plus rien à apprendre sur le sujet, à quoi bon en parler ?

J'ajouterai simplement qu'il est vraisemblable qu'une telle enquête, s'étalant sur plusieurs semaines et moins stupide que les autres, encore que très bénie oui-oui, ait appris quelque chose (ne serait-ce qu'un peu d'indulgence) au million de lecteurs qui fait ses délices de *France-Dimanche*.

Lettres ou ne pas l'être (comme disait Shakespeare) ?

Folklore Godon.

L'alter-ego de *France-Dimanche*, j'ai nommé *Spécial-Dernière*, délaisse un instant les arcanes du tiercé national pour nous chuchoter dans le trou (de l'oreille) une pathétique et douloureuse affaire de changement de sexe à la cour d'Angleterre. Il s'agit d'un petit cousin de la reine que la photo nous montre comme un monsieur vraiment très fatigué qui, père de famille, délaissait chaque soir sa basse-cour pour courir le horse-guard.

Il est vrai qu'il avait épousé une Française.
Ce qui n'explique rien.

Hombres à l'ombre.

Les prisons ont été à l'ordre du jour, cet hiver, dans les chaumières, et les prisons c'est d'abord les mœurs sodomiques.

Sur scène, après le succès bourgeois de *Pauvre France* et celui plus grinçant des *Garçons de la Bande, Hommes*, la pièce de John Herbert, nous introduit, si j'ose dire, sans effraction dans l'univers clos des prisons américaines.

L'Express du 27-12-1971 a fort bien résumé la situation : « Quatre jeunes détenus et un gardien n'y parlent que de ça et passent volontiers à l'action ; l'homosexualité est le titre même d'une pièce de Copi jouée à la Cité Universitaire ; un ange, sur la scène du La Bruyère, a un sexe qu'il réserve à son protecteur-tyran ; dans *Capitaine Shelle*, un personnage célèbre longuement, avec lyrisme et précision, le plaisir de se faire sodomiser et le héros de *Pauvre France* trouve un garçon dans le lit de son fils. L'homosexualité, cet hiver, est l'art le plus pratiqué sur les scènes parisiennes ! »

Mais comment s'en étonner et surtout s'en scandaliser alors que la psychanalyse a levé bien des tabous et que Proust, Gide, Cocteau ou Genêt ont donné à ce goût ses lettres de noblesse littéraire ? « L'engouement actuel n'est (peut-être) pas le fait de commerçants avisés en quête du dernier sujet de scandale de ce siècle permissif... Mais ce n'est peut-être pas non plus la victoire d'une minorité sexuelle apprimée » (ainsi que certains d'entre vous le croient un peu trop vite ou un peu trop tôt).

**

Ciné-Revue (3-2-1972) imite les chacals qui se précipitent sur la charogne pour s'engraisser. Mettant à profit la vague de pitié facile et de sentimentalisme de trottoir déclenchée par quelques esthètes décadents, on a ouvert un « dossier » sur l'homosexualité dans les prisons, vieux poncif de la littérature feuilletonesque depuis Vautrin. Le tout signolé de sous-titre dans le style : « Le sadisme du milieu », « De vrais chenils », « Ainsi, ils deviennent homosexuels » destinés à faire frémir, de photos où l'on voit un bel éphèbe

blond acceptant le gros cigare d'un affreux moricaud avec la légende : « J'ai vu des hommes se prostituer pour un morceau de fromage ou pour un paquet de cigarettes. »

Le malheur c'est que, personnellement, j'ai vu pire dans les camps nazis. Et, cette fois, les victimes étaient innocentes !

Mais, les vraies victimes, y pensez-vous quelquefois Messieurs les journalistes ?

Bien sûr cela ne fait pas vendre !...

Faut-il ajouter que ces photos (avec seau hygiénique en premier plan) sont pour la plupart extraites de films ?

Dame, *Ciné-Revue* !

**

Puisque nous parlons film, signalons l'excellent *Prisons de femmes*, de Maurice Cloche (1958), passé à l'émission 2^e chaîne d'Armand Jammot : « Les Dossiers de l'écran », le mercredi 2-2-1972.

Cela se passe, durant les années 50, à Paris et à Haguenau. Le problème des amours saphiques en prison y est traité avec tact et justesse de ton mais fut complètement escamoté lors du débat qui suivit..., sauf par sœur Saint-Jean de Marie, Mère Supérieure de la Congrégation des sœurs Marie-Joseph.

Tout est pur pour les purs.

Les autres ont encore beaucoup à apprendre.

Qu'ils aillent donc au lycée François-Villon où sont organisés des cours-débats publics sur la liberté sexuelle, comme nous l'apprend *L'Aurore* du 11-2-1972.

« Il y est (notamment) enseigné que l'homosexualité est normale. Puis l'accent a été mis sur le plaisir (1). La demoiselle professeur semblait fort compétente à ce sujet... » Ce n'est pas nous qui le disons, ni *L'Aurore*, mais bien Mme G.L., Paris-15^e, dans « Le courrier des lecteurs », mère de famille « professionnelle ».

Ah ! certes, Madame, mais « pour les vertus que l'on exige d'un domestique, connaissez-vous beaucoup de maîtres dignes d'être valets » ?

Et puis, comme le dit Valentine de Coin-Coin dans « Le courrier des canettes » (*Le Canard enchaîné*) : cet enseignement peut offrir des débouchés nouveaux...

(1) « Un accent sur l'i du verbe aimer », disait à peu près Rostand.

Cinq contre un.

Dans un article intitulé « L'avortement en Hollande », André Laforge écrit : « Le chef du parti catholique à la 2^e Chambre des représentants prétend que le meilleur moyen d'éviter l'avortement provoqué est d'encourager l'éducation sexuelle, la pornographie, les moyens anti-conceptionnels et l'homosexualité » (*Bulletin du Cercle d'Information Civique et Sociale*, 15-12-1971). Dans un autre article du même journal, « Une déclaration scandaleuse », Gilles de Couessin récidive : « Objectifs et plans communistes sont de... faire tomber les normes culturelles du sens moral en poussant la pornographie et l'obscénité dans les livres, les journaux illustrés, le cinéma, la radio et la T.V. — présenter l'homosexualité, la dégénérescence et la promiscuité des sexes comme normales, naturelles et bonnes pour la santé. »

Et « Poitiers-Université », *organe étudiantin (sic)* de surenchérir : « Une civilisation qui, de façon courante, fait l'éloge de l'homosexualité ou de l'inceste est, comme le souhaitait Lénine (2), mûre pour le communisme. »

Tous ces beaux messieurs du Bois-Doré se trompent et le communisme soviétique ou maoïste n'est pas ce qu'un vain peuple pense. Nous nous en doutions après avoir lu le numéro spécial d'*Arcadie* 221 consacré à l'homophilie hors de France. Nous en serions désormais complètement sûrs, en France même, après la lecture de cette lettre qui me fut envoyée par un étudiant de Poitiers : « Quelque temps après avoir lu ces vilénies à notre endroit (3) dans un journal étudiant d'extrême-droite, j'assistais à un débat animé par un intellectuel communiste. Le thème en était la Culture qui fut, pour ainsi dire, escamoté. L'orateur se déclara tous Azimuths (*re-sic*), contre toute censure lui et son parti et déplora la vague de pudeur qui déferle sur notre pays... Deux jours plus tard, j'offris très poliment à la librairie communiste de ma ville un exemplaire d'*Arcadie* N° 202 mais je fus repoussé avec une haine et un dogmatisme qui me glacèrent l'échine. Nous sommes pourtant bien d'honnêtes travailleurs victimes de la « morale bourgeoise » et nous avons peu ou rien à voir avec la *déchéance bourgeoise* ? La morale des athées est un puritanisme sauvage.

(2) Et surtout Trotsky.

(3) Et à notre envers.

J'approuve donc la politique d'*Arcadie* qui est de se tenir en dehors des luttes partisanses. »

Arcadie über alles !

Ce qui pourrait se traduire par : *Arcadie* au-dessus des parties (et des partouzes aussi d'ailleurs).

Pierre Hahn, encore un effort !

Tel ne semble pas être l'avis de tout le monde et particulièrement de Pierre Hahn qui, dialoguant avec Olympe (!?), proclame : « Avant le FHAR, le seul mouvement qui regroupait les homosexuels français était celui d'*Arcadie* créé par André Baudry. Beaucoup de jeunes (c'est Hahn qui le prétend) le considéraient comme une sorte de ghetto, lui reprochaient de ne pas mordre assez sur la réalité, de ne pas remettre tout en question. Un petit groupe de femmes avait déjà tenté de réagir contre cette *passivité (re-re-sic)* mais la plupart des anciens d'*Arcadie* (merci pour eux) sont des gens très traumatisés, peureux, angoissés, honteux d'être ce qu'ils sont. » Ben, mon colon...

L'étudiant de Poitiers est-il un « ancien » traumatisé, peureux..., etc..., lui aussi ? Ah ! comme il est commode et facile de généraliser ! Pour moi, il m'a toujours semblé qu'adhérer à *Arcadie* marquait, au contraire, sinon du courage, du moins que l'on était conscient, majeur, vacciné et responsable de ses actes.

Quant au « ghetto »... Pierre Hahn a les idées longues mais la mémoire courte. Pierre Hahn daignera-t-il se rappeler qu'avant d'adhérer à la presse *underground* il a lui-même fait partie de ce ghetto, qu'il y a même présenté son livre, avec ma modeste contribution ? Pierre Hahn a-t-il déjà oublié son récent article sur la pédophilie (article, d'ailleurs, en tous points remarquable) paru ici-même, je veux dire dans le journal de ce ghetto ?

Allons, Pierrot, encore un effort ! De mémoire. Et sans « fharder » la vérité !

Le Jules Verne du sexe.

Il s'agit, vous ne l'avez pas deviné, du Dr Lars Ullerstam, auteur des *Minorités érotiques*, qui conjure les pouvoirs publics de son pays (la Suède, bien sûr) « d'aider les pervers à satisfaire tous leurs désirs, préconise la création de

théâtres où les exhibitionnistes pourraient se produire devant les voyeurs, envisage l'ouverture de bureaux de contacts sexuels qui permettraient aux personnes ayant des profils sexuels complémentaires (sadiques et masochistes par exemple) de se rencontrer, réclame la libre pornographie, rêve de maisons closes étatisées avec personnel mâle et femelle et propose la mise sur pied d'une brigade de samaritains érotiques (qui visiteraient la campagne pour apporter la bonne semence aux handicapés et aux isolés, sans doute ?). C'est *Ambre*, de décembre 1971, qui nous fait part de cet événement de première grosseur.

Après ça, il ne restera plus au bon docteur, avec un nom qui se prononce comme on éternue, qu'à vivre en cénobite pour écrire *Cinq semaines en bidet* !

*
**

Presque aussi drôle, l'explication de l'homo par l'influence d'un facteur endocrinien (*Médecine et Hygiène*, 13-1-1972). Saviez-vous, par exemple, que « si les taux de testostérone des homosexuels *accidentels, occasionnels fréquents* sont normaux (775, 681 et 569 ng/100 ml), ceux des homosexuels *quasi-exclusifs* ou *exclusifs* sont significativement abaissés (372 et 264 ng/100 ml) » ?

Et l'auteur de conclure : « Les testicules de ces sujets seraient-ils durant la vie fœtale, insuffisamment imprégnés (de testostérone) ?... *Hypothèse séduisante* mais l'on peut tout aussi bien supposer, dans l'état actuel de nos connaissances, que c'est le comportement sexuel dévié qui retentit sur l'axe hypothalamo-hypophysogonadique ! »

Vous m'en direz tant.

*
**

D'après *Match* (12-2-1972) Jean Cau défend les mâles menacés par le couteau d'une américaine, la tricoteuse Solanas, hirsute et fanatique Führerin du S.C.U.M., dont les buts sont essentiellement chirurgicaux (Society for Cutting Up Men — demandez la traduction à un spécialiste de la langue, Marc Daniel par exemple).

Pour ne pas être en reste, une pétroleuse française avide de publicité tire son arme de son bas-bleu et dégaine d'entrée : « Il y a un moment où il faut sortir les couteaux. »

Emasculés ? Chiche ! Nous, on veut bien. Mais ennuyés par ces dames, plus jamais ! Nevermore !

C'est ça qui serait le vrai repos du guerrier !

Une histoire berdache...

A propos d'une eau de toilette d'Yves Saint-Laurent.

« C'est après avoir entendu dire que la firme Hélène Rubinstein préparait une campagne de publicité fondée sur la photo d'un rugbyman nu que le couturier le moins habillé de Paris aurait posé culotte pour imposer son eau de toilette. Bah ! pour une fois qu'il prenait les devants... » (*Minute*, 5-12-1971).

Et in Arcadia ego !

JEAN-PIERRE MAURICE.

DIEU LES AIME TELS QU'ILS SONT

Pastorale pour les homophiles
(traduit du néerlandais)

« A quelle destinée chrétienne
les homophiles sont-ils appelés ? »

Ed. Fayard — 110 p. — 13 F

MON GRAND LOUIS

[Pagès est venu en permission au début de mai et Henri a passé quelques heures inoubliables en sa compagnie. Il espérait le revoir à la fin de l'été. Il aura attendu deux ans et demi cette rencontre.]

— VII —

Octobre, octobre doré et encore chaud ; octobre, avec ses bouffées d'été qui reviennent comme les frissons d'une fièvre légère ; octobre, avec ses fraîcheurs exquises, son parfum délicat de mousse, de champignons, de feuilles mortes...

Henri se promenait et éprouvait, avec l'automne lumineux, un émoi agréable, un trouble à peine perceptible que le printemps acide et précoce de la capitale ne lui avait pas procuré.

Avant de repartir pour Paris, il avait voulu revoir le lieu dit « la pépinière », d'où l'on a une vue étendue sur la vallée de la Loire et la chaîne des Cévennes.

Il avait mis une heure de marche rapide pour atteindre le plateau. En l'abordant il aperçut, au loin, les deux cimes dissymétriques du Mézenc miroitantes de neige.

Trois pierres moussues formaient un siège rudimentaire. Henri reprit la veste qu'il avait ôtée pendant l'ascension, s'assit dans ce « fauteuil » qu'il connaissait depuis sa petite enfance et, bien calé, se laissa aller à rêver.

Il était à peine plus de trois heures et le soleil était encore chaud. L'air était absolument immobile et la fumée d'un feu d'herbes sèches, en bas dans la plaine, montait droite et d'un gris bleuté vers le ciel d'un bleu très vif.

(1) Voir *Arcadie* nos 216-217-218-219-220-222.

MON GRAND LOUIS

« Je suis bien, pensait Henri, et je suis si raisonnable... Qui m'aurait dit que je pourrais rester ainsi deux ans et demi sans revoir mon grand Louis ? Il y a un an, je ne vivais que pour le revoir. Maintenant, je me contenterais presque du bonheur de l'avoir connu... Est-il exact, comme le disait un collègue de mon oncle, qu'il y ait de l'apaisement au fond de tout renoncement ? »

Mais, parce qu'il avait dégrafé son col et découvert son cou, deux larmes perlèrent sous ses paupières et il laissa aller sa tête en pensant au cou nu du beau quartier-maître.

Pourtant, ces larmes étaient douces et un alanguissement qu'il connaissait encore mal le gagnait étrangement. Il percevait comme un engourdissement de ses membres, une tiédeur dans les reins avec une vacance du cœur et de l'esprit bien surprenante. « C'est comme si j'étais assis dans une eau parfumée à peine plus chaude que mon corps et que je ne sente plus mes jambes et mes bras. Si Louis était là, je lui dirais : « Laisse-moi appuyer ma tête à ton épaule ; passe ton grand bras autour des miennes et ne bougeons plus, ne disons rien. » Je crois que je ne pourrais pas être plus heureux. »

Son abandon dura un temps qu'il ne sut apprécier. Quand il en eut conscience, il se leva d'un coup comme s'il était urgent de repartir. Pourtant, rien de particulier ne l'appelait en ville, si ce n'est, soudain, comme un pressentiment heureux. « Peut-être trouverai-je une lettre de Pagès à la maison : il y a plus de trois mois qu'il ne m'a écrit. »

Les montagnes environnantes, les hauts plateaux lointains étaient encore baignés d'une lumière dorée. Mais, dans la vallée, une brume bleuâtre se levait, épaissie par les fumées de la ville où les premières lampes clignotaient, appelant la nuit.

La route sèche, bien empierrée, était sonore sous son pas alerte et un air à six-huit s'imposa à son esprit, air simple et guilleret dont il s'amusa à souligner les variations d'un pas diversement martelé.

Cinq kilomètres passèrent ainsi gaiement et il atteignit les faubourgs, puis la principale place de la ville.

Devant lui, c'était la promenade aux quatre rangées de platanes qui borde le boulevard ; c'étaient aussi les allées et venues déjà nombreuses des gens dont la journée de travail est terminée. Sur la place, les grandes attractions de la fête de la Toussaint reposaient sous leurs bâches ; mais,

parallèlement à la promenade, de petites baraques étaient brillamment éclairées, à l'acétylène ou à l'électricité. On retrouvait une odeur familière de carbure et de sucrerie, le bruit des tourniquets métalliques, les appels traditionnels des mises en loterie. Souriant, Henri avançait dans l'allée, se demandant s'il achèterait quelques « chiques » chaudes ou tenterait de gagner un bâton de nougat, lorsqu'il s'arrêta net, un coup au cœur. A quelques mètres devant lui, un matelot de haute taille sortait de l'ombre et ce matelot...

— Pagès ! Ah ! c'est bien toi... Mon Dieu ! quelle surprise... Oh ! que je suis heureux ! Plus de trois mois sans nouvelles de toi et deux ans et demi sans te voir. Ah ! je pensais bien qu'il m'arriverait quelque chose d'heureux...

Pagès se penchait, attentif au son de cette voix amie.

— Vorez ! dit-il à mi-voix, comme s'il sortait d'un rêve.

— Je parie que tu es allé chez moi et que tu ne m'as pas trouvé. Peut-être n'y avait-il personne, que la femme de chambre.

— Henri... mon petit Riquet, reprit Pagès. Ah ! je suis content de te voir. Oui ! quelle chance que nous nous soyons rencontrés... Viens à la lumière, que je voie si tu as changé.

Il l'entraîna hors des allées de platanes et la lumière crue d'une baraque voisine éclaira exagérément Henri.

— Oui..., non... Cette lumière ne vaut rien. Grandi, sûrement, et bien développé, je crois. Tu as toujours ta jolie gueule, mais tu as changé de coiffure. C'est encore dans ta voix que je te retrouve le mieux, exactement comme en deuxième, tu te rappelles ?

Pagès se tourna à son tour vers la lumière d'un blanc rosé trop vif et Henri, bouleversé, contempla cet inconnu, frère aîné du Pagès d'autrefois, dont il avait surtout, avec les traits admirablement dessinés, la belle voix chaude, plus virile, moins traînante dans ses finales, qu'autrefois.

— Que tu es beau ! murmura Henri et, parce qu'il avait entrevu sur le visage de son ami une expression nouvelle de gravité et peut-être de souffrance, parce qu'il cédait tout à coup à un émoi qui le submergeait hors de tout contrôle, il eut une courte défaillance et appuya son front à la vareuse de drap bleu marine.

Louis l'aida à se ressaisir en le prenant aux épaules, puis il l'entraîna le long de la place jusqu'à la Brasserie du Théâtre.

— Viens ! ne restons pas là : cette foule m'assomme.

En attendant l'heure de l'apéritif, la vaste brasserie était aux trois quarts vide. Ils choisirent un coin discret et, se regardant dans la lumière plus douce, se sourirent très vite, comme s'ils craignaient de laisser lire leurs pensées.

— Mon grand Louis..., dit Henri dès que le garçon les eut servis. Après une si longue séparation, c'est un peu comme si nous devions refaire connaissance.

Son regard traduisait si ingénuement, si totalement son affectueuse admiration que Pagès céda sans fausse honte à cette contemplation. Il sentait bien, à ce moment-là, qu'Henri se trouvait sur un plan que jamais un autre n'aurait pu atteindre. Ce qu'il avait été pour lui revenait d'un coup, entièrement, à sa mémoire, plus encore : à son cœur. « Je suis venu chercher des fantômes... Pourquoi n'ai-je pas pensé que c'est auprès de lui que je les retrouverais ? »

Au moment où son engagement approchait de sa fin, où il s'interrogeait sur l'opportunité de le renouveler, il s'était rendu auprès de son père, puis dans la famille de sa mère. Ni auprès du père vivant en concubinage avec une ancienne serveuse de restaurant, ni auprès de son oncle, de sa tante et de Jeannette, il n'avait trouvé l'inspiration qui l'aurait guidé. « Remettre ça pour cinq ans, ce n'est pas une petite affaire ! » Mais, que faire d'autre ? Il n'avait ni diplôme, ni métier entre les mains et, si le nom de M. Vorez lui était venu à l'esprit, il avait aussitôt repoussé l'idée de le solliciter, ne fût-ce que pour un conseil. « J'aurais l'air de mendier. Ce qu'il a été pour moi, ce que j'ai été autrefois pour Henri, me l'interdisent. »

Pourtant, il avait pris le train et était venu dans la ville où les Vorez auraient pu l'accueillir. Mais il avait erré sans chercher à les voir et, quand le car de Saint-Polin avait passé devant lui, il avait soudain fait signe au chauffeur et était monté sans autrement réfléchir.

Descendu avant l'entrée de la localité, il avait tourné autour de l'étang et de la grande prairie où l'on mettait les draps à sécher. Puis il s'était rapproché de l'hôtel mais, la gorge nouée, n'avait pu répondre à la servante inconnue qui lui demandait s'il cherchait quelqu'un.

Il avait erré encore un moment, s'écartant du bourg où on l'aurait reconnu, allant sans raison apparente vers un petit bois de pins rabougris qui dominait le ravin-aux-écrevisses et se rappelant tout à coup y être venu avec sa mère un jour où, soucieuse, elle avait éprouvé le besoin de lui

exposer leur situation. « Elle avait sa robe bleue qui faisait « très dame » et des souliers trop fins pour le chemin de terre et de cailloux. Elle s'est assise là. « Une année à passer. C'est une année à passer. Après, je verrai plus clair. » Elle a dû lire de l'inquiétude sur mon visage. Elle s'est ressaisie, s'est levée d'un bond et a voulu me faire rire : « Je me prends pour une cliente à me promener ainsi. Rentrons ! »

« Rentrons ! » Il avait encore l'intonation dans l'oreille. Il regarda sa montre : il avait juste le temps de rejoindre le car. Le chauffeur lui avait réservé une place à l'avant ; mais il alla se rencoigner au fond et ne trouva d'apaisement que lorsque le véhicule, roulant sur le plateau, lui découvrit un coucher de soleil d'une majesté et d'une sérénité inégalées.

En ville, il avait finalement retiré sa mallette de la consigne pour la porter dans un petit restaurant du faubourg Saint-Jean tenu par une blonde potelée, ancienne servante de ses parents. Elle s'était mariée avec le propriétaire du restaurant, qui avait largement vingt ans de plus qu'elle. Il la laissait souvent seule, courant à la chasse ou à la pêche chez son frère, dans le nord du département.

Après quoi, Pagès était remonté vers le centre. L'idée de se présenter chez les Vorez lui était revenue. Mais il savait que M. Vorez sortait tard de la manufacture et il doutait qu'Henri fût encore là. D'ailleurs, depuis deux ans et demi qu'il ne les avait vus, ne répondant qu'une fois sur deux ou trois aux lettres d'Henri, il ne se sentait plus très à l'aise envers eux. D'une façon un peu simpliste, il admettait qu'il avait pu se trouver sur le même plan qu'Henri lorsqu'ils étaient ensemble au lycée et que ses parents avaient leur établissement à Saint-Polin. Mais, depuis, comme leurs routes avaient divergé ! « Les Vorez, c'est des fréquentations d'amiral, au moins ! Tandis que moi... » Il y avait bien les lettres d'Henri, toujours si amicales et fidèles : « Mais, ma parole, il y a des moments où je me demande s'il me voit en cabine de luxe à bord de mon cuirassé ? Et tous ces gens dont il me parle, ces académiciens, ces artistes — quelle figure ferais-je à côté d'eux ? »

Et voilà qu'Henri était assis devant lui, qu'il lui tenait les mains si affectueusement et le regardait, l'admirait avec son même regard sincère, comme autrefois !

— Bien entendu, tu viens dîner à la maison ?

— Non, fit Pagès de la tête.

— Pourquoi ? Tu as peur que ce soit moins amusant qu'en ville ? Alors, je t'emmène au Café de Paris. Tu te rappelles ? Comme avec Bertrand et M. Serre. Il y a un nouveau patron, mais mon père est connu et on nous soignera bien.

— Non, fit de même Pagès. Non ! reprit-il à mi-voix. Tu viendras avec moi. Tu verras où. Si tu es un ami, tu dois accepter.

— Bien sûr, dit Henri sans comprendre.

— Dame, c'est pas un palace, mais ce sont de braves gens.

— Avec toi, j'irais n'importe où.

— Oui ? Eh bien, on verra ! Mais, puisque tu veux m'inviter, je te laisserai payer, car... les eaux sont basses, actuellement.

— Grand Louis ! Tu aurais besoin d'argent ? Tu ne voudrais pas me permettre... C'est si facile et je serais tellement heureux...

— Non, fit Pagès de la tête.

— Si, grand Louis, pour me faire plaisir !

— Non, fit encore Pagès. Mais reprit-il, tu es un bon petit gars et tu n'as pas changé.

Il étendit la main vers le cou d'Henri et celui-ci appuya aussitôt sa joue contre cette main, la serrant entre sa tête et son épaule ; puis il la prit dans les siennes et la porta à ses lèvres.

— Chut ! fit Pagès. Tu n'es qu'un grand gosse. Sois raisonnable. Tiens ! viens t'asseoir à côté de moi sur la banquette. Nous regarderons « L'Illustration » en suivant comme quand nous étions en seconde et que j'avais oublié mon livre...

— ... ou que tu faisais semblant de l'avoir oublié !

— Peut-être, concéda Pagès.

Il l'accueillit près de lui, l'entoura de son bras et Henri frissonna de plaisir.

YVES CERNY.

(Suite et fin au prochain numéro.)

YVES OU LA MYSTIFICATION

(SOUVENIRS DES ANNEES 1930)

par GÉRARD MEZIERES.

Mon ami Teddy habitait dans les beaux quartiers, du côté du Thabor. C'était un jardin, au nom prédestiné, où les grands arbres, d'essence rare, eucalyptus, araucarias, cèdres du Liban, formaient aux parterres de roses un cadre éblouissant.

Il arrivait aux élèves sentimentaux du collège voisin d'errer sous les arbres centenaires, à leur sortie, en quête d'une aventure amoureuse... Les campaniles florentins du collège formaient à travers les roseraies le cadre idéal pour une églogue.

Teddy habitait de l'autre côté du jardin, dans les beaux quartiers dont les noms se rangeaient sous la bannière de Mme de Sévigné ou de Mme de Grignan. J'habitais dans les bas quartiers de la ville, construits sur d'anciens marécages asséchés, et de ce chef, promis à toutes les inondations de l'hiver.

Le collège Saint-Armand régnait sur la population qui hantait les beaux quartiers — gens d'ancienne noblesse, hobereaux sans fortune, dont les fils se destinaient en majorité à l'Ecole de Saint-Cyr, futurs officiers dont la profession était la seule à envisager pour des gentilhommes terriens.

Teddy Valtières ne portait pas la particule, et son père était assureur ; du moins celui-ci avait-il hérité la propriété d'un aimable castel à quatre tourelles, qui pouvait permettre à Teddy de s'assimiler aux fils de hobereaux.

Chaque jour, à ma sortie du collège, j'accompagnais Teddy. Nous portions tous les deux de grosses serviettes sous le bras et, bien que le Surveillant Général défendît aux externes de s'égarer dans la roseraie et nous enjoignît de rentrer immédiatement à nos domiciles personnels, par les

YVES

voies les plus droites, nous n'hésitions pas à nous hasarder dans le magnifique jardin, et à nous attarder sous les micocouliers ou les cèdres, en devisant de nos projets de la semaine ou en nous relisant des vers.

Nous savions que le Surveillant Général, à la recherche des scandales journaliers que pouvait lui offrir sa mouvante peuplade d'externes, n'hésitait pas à s'embusquer dans un des campaniles et à balayer les allées du jardin de ses œillades policières ; mais que nous importait ! Nos consciences étaient pures... Nous haïssions le Surveillant et son arsenal policier..., cet esprit malfaisant qui nous semblait transmuier en vinaigre le philtre de Tristan et Yseult... Ceux-ci pouvaient aussi bien se trouver sous la modeste apparence d'un garçon déguisé en page et vêtu de velours, du type de Tybalt, que sous les airs romantiques d'un grand niais de 1^{re} année, dont le cœur bouillonnait de toutes les ardeurs de Tristan.

Entre nous, c'était plus simple... Mon ami Teddy jouait du violoncelle. Son visage mou, aux contours indécis, était parsemé de taches de rousseurs et il était d'une si belle couleur rose, qu'on avait envie de lui frotter les pommettes avec un mouchoir de batiste, pour s'assurer qu'elles étaient naturelles. Sa maison était au fond d'un jardin fleuri. Il s'échappait des fenêtres les sons d'une sonatine de Lœillet, l'une de ses sœurs jouait du piano et quant à la seconde, la cadette, elle sciait avec son petit archet un violon couleur de miel d'où sortaient des sons aigres, qui n'étaient pas sans rappeler ceux des aimables violoneux perchés sur leurs tonneaux, qu'on entendait pour les mariages à la campagne.

C'était là mon paradis, je ne me sentais heureux que dans la maison des deux sœurs où j'allais chaque jour et souvent deux fois par jour, à la sortie de l'esclavage quotidien. Vers cinq heures, une porte s'entrouvrait et la délicieuse odeur de toasts grillés et de chocolat se mêlait aux menuets de Haydn et aux sonates de Lœillet dans le plus savoureux des mélanges.

Je n'eus de cesse de prendre, moi aussi, des leçons de violoncelle, auprès d'un Professeur rébarbatif, dans un petit local qui sentait presque toujours le chou. Celui-là professait au Conservatoire. Sa femme s'appelait Armande, elle avait de longs yeux barbouillés de khôl qui me troublaient profondément. Elle aimait profiter de mon trouble.

— M. le Professeur n'est pas encore là... M. le Professeur va arriver.

Elle passait rapidement, en dégageant un parfum capiteux, et je transpirais en montant une gamme, pour arriver « aux positions du pouce ». Ah ! ces positions du pouce ! Mais dans un moment, l'admirable Teddy aux joues roses arriverait avec son veston de velours et ses yeux candides. Il n'en fallait pas plus... pour que je ne voie plus Armande et ses maléfices... L'odeur de chou s'éloignait au profit de la vision d'une plage bordée de frangipaniers, où un jeune homme au teint d'ambre jouait d'un instrument mystérieux.

Un soir, en rentrant chez moi, je vis de la lumière allumée au salon. J'hésitais à entrer. La voix de ma mère m'appela :

— Mon chéri, je vais te présenter le fils d'un de mes amis de Saint-Brieuc. Son oncle est organiste à Saint-Georges. Je l'avais un peu perdu de vue. Viens ! Il te plaira.

Jusqu'alors, je m'ingéniais à présenter tous mes amis de cœur à ma mère, et celle-ci désireuse de rompre le cercle de solitude dans lequel je m'enfermais, entraînait volontiers dans mon jeu.

Un grand jeune homme était là. Il se leva à mon entrée. Grand et beau comme un jeune premier américain, les cheveux crépelés, une fine moustache ombrant les lèvres bien dessinées. On eût dit un sosie de John Gilbert ; il aurait pu être le partenaire de Greta Garbo dans la *Dame aux Camélias*... Je me sentis rougir, comme une jeune fille ; cela redoubla mon trouble.

Je ne pus que bredouiller quelques mots de bienvenue à l'égard du visiteur, tandis qu'il souriait à ma mère comme pour la prendre en confidence : cela n'a aucune importance ; votre fils est nerveux, je le suppose.

Ma mère me désigna le canapé pour m'asseoir auprès d'elle et se lança dans un de ces discours improvisés dont elle avait le secret pour remplir tous les vides d'une conversation défailante. En fait, j'appris qu'Yves venait comme étudiant en droit de 1^{re} année ; qu'il jouait du violon, qu'il adorait jouer en trio et cherchait des partenaires de musique d'ensemble.

Le dîner nous réunit. Peu après les hauteurs de l'Olympe où j'avais placé mon nouvel ami s'abaissaient ; combien il

m'apparaissait plus prestigieux physiquement et d'un esprit plus mûr que Teddy, presque un enfant encore. Enfin j'avais trouvé un ami digne d'être le compagnon de Goethe ou d'Alphonse de Lamartine. Grâce à lui, ma vie allait prendre un nouveau virage... Il m'accompagnerait dans un voyage en Italie que mes parents devaient m'offrir pour mon baccalauréat. Je le ferais inviter chez moi, tous les jours que Dieu fait... Mon imagination stimulée par les fumets de la nourriture et le bon vin aiguissait ma conversation, faisait monter ma voix. Je me surprénais à être presque gai. Plusieurs fois, je fis rire l'assistance composée de ma sœur Nathalie et de mon père, plus réservé. Mais l'ambiance était très amicale ; nous nous quittâmes en nous jurant de nous revoir...

*
**

Je n'ai rien trouvé de plus pesant que l'ambiance des réceptions à Rennes en ces hivers de 1930.

Les hobereaux des environs qui séjournèrent en ville, entre décembre et avril, avaient tous des filles à marier. Longues et boutonneuses, les mains gercées, le teint rouge, elles s'agglutinaient dans les coins du salon, comme les hirondelles de septembre sur un fil télégraphique. Autour des planchers cirés, brillant comme un miroir, les Mères formaient un héroïque escadron ; elles bénéficiaient d'un fauteuil recouvert en velours rouge, dans un décor de tentures et de plantes vertes, autour d'un piano perché sur une estrade. Le tout n'était pas sans évoquer les délices du Walhalla, tel qu'on le voyait au Grand-Théâtre. L'idée d'affronter, sous une lumière éclatante, cette toundra glacée, me vidait de toute énergie ; je me sentais chanceler sur mes jambes, mes pieds me semblaient montés sur d'invisibles patins à roulettes ; en même temps que j'étais réduit à une triste mécanique humaine, aux cheveux collés sur l'extrémité du crâne et aux mains moites, de robustes Adonis s'élançaient courageusement à la conquête des citadelles imprenables. A ce moment, je ne pensais plus qu'à la maison de Teddy d'où s'échappaient des volutes de musique de Lœillet, enlacées aux chèvrefeuilles de l'entrée. De terribles zim-boum-boum commençaient à s'échapper des instruments malfaisants, cachés sous les tentures, comme pour annoncer l'entrée de l'écuyère montée sur un éléphant au Nouveau-Cirque. Quelle ne fut pas ma surprise d'apercevoir tout à coup la longue silhouette, vêtue de noir, de

celui que je comparais à John Gilbert. Il me donna dans le dos une tape amicale :

— Toi, Gérard... Je rougis. Toujours aussi timide alors ! Je balbutiai quelques paroles.

— Tu ne veux pas que je te présente quelques jeunes filles ? Tu ne vas pas rester ici, perché dans ton coin.

— Et toi ?

— Oh ! moi, je fais danser, tu vois ; j'ai apporté mon violon.

Et il disparut dans un cercle de jeunes filles aux robes floconneuses, tel Siegfried parmi les filles-fleurs.

— Alors, tu t'es bien amusé ? me demanda ma mère, tandis que je rentrais du bal. En fait, je titubais légèrement, j'avais pris le parti de m'embusquer auprès du buffet, et j'avais vidé quelques coupes de champagne.

— As-tu beaucoup dansé ? Avec qui ?

Je marmonnai quelques vagues explications et la quittai après les baisers du soir.

— Et Yves ? l'as-tu vu ?

— Oui.

— Il a été gentil avec toi ?

Elle rougit légèrement ; il est charmant, n'est-ce pas.

— Merveilleux !

— Tu trouves aussi... Mais je crains qu'il aime trop les femmes... dis-je étourdiment.

— Que dis-tu là ? Serait-il coureur ?

— Certainement. En tout cas, je le préférerais autrement.

— Autrement ! Comment cela ?

— Je ne sais comment t'expliquer... Quelqu'un de plus secret, d'un caractère plus retenu, se livrant moins à tout le monde.

— Quelle drôle d'idée... Tel qu'il est, ton ami Yves est très séduisant, il plaît beaucoup aux femmes.

— Eh bien oui, cela doit être cela précisément.

— Je ne te comprends pas... Tu préfères Teddy, avec ses manières de Nitouche et son teint rose... et devant mon air désappointé... Mais Teddy est un enfant, tandis qu'Yves est un homme véritable. Elle se mit à rire, tu comprendras cela plus tard... Allez ! Va te coucher.



J'apercevais Yves, de temps à autre sur les courts de tennis, toujours entouré d'un essaim de jolies filles.

Presque toujours, je m'écartais de cette foule bruyante dans laquelle je ne me sentais aucune correspondance avec quiconque, et je me hâtai vers la maison musicale, où Teddy, allongé sur une chaise longue, les yeux trop brillants, les yeux trop rouges, lisait maintenant *Du côté de chez Swann*. Sa santé n'était pas bonne. Il souffrait d'asthme et devait partir faire une cure à Bagnères-de-Luchon aux beaux jours. Par la fenêtre entrouverte, une voix de fauvette s'échappait. C'était la deuxième sœur, Marie-Christine, qui chantait une sérénade. J'écoutais avec ravissement. Parfois mon sourire s'éteignait. La silhouette d'Yves en tricot rouge passait ; une moustache noire barrait son sourire étincelant, et son violon d'enfer grinçait comme une toupie...

Un jour, quelques années plus tard, je reçus une carte du Maroc ; elle représentait un jeune Arabe, joueur de flûte, à demi vêtu d'une gandourah, démasquant un corps fragile. Il portait une rose sur l'oreille et souriait de ses lèvres sensuelles, découvrant des dents sans défauts. Au verso, quelques lignes de la main d'Yves : « N'est-ce pas là celui que tu attendais ? — Quand nous verrons-nous ? »

Une bouffée de chaleur me monta au visage ; intérieurement, je fulminai. Comme Yves s'était joué de moi ! Imprudemment, je m'étais découvert ; il m'avait compris ; comme il avait dû rire de ma naïveté, tandis que je m'acharnais à le faire inviter chez mes parents.

Je déchirai la carte en mille miettes.

— Et ton ami Yves ? me demanda un soir ma mère, ne t'a-t-il donc jamais écrit ; on m'a dit qu'il faisait son service militaire au Maroc ?

Je baissai la tête. Pouvais-je lui avouer qu'il était si loin de moi, à une distance que même Schubert, ni tous les musiciens du monde ne pourraient combler... et que je n'essaierais même plus de le rencontrer.

— C'est dommage, dit ma mère, c'était un bon ami pour toi.

GÉRARD MEZIERES.

ENTRE LES LIGNES

DE VOLTAIRE A FRANCE

Bonjour, mes chers cousins.

Veuillez d'abord excuser mon long retard à vous écrire. Il s'explique simplement par la raison que, dans mes lectures solitaires, je n'avais rien trouvé, depuis longtemps, qui valût de vous être signalé.

Cette fois-ci, ma moisson est fort diverse. Voici d'abord, puisée dans le dictionnaire par lequel Voltaire termine son « Siècle de Louis XIV », une piquante petite note qui m'a paru faite pour intéresser ceux d'entre vous (et je ne doute qu'ils soient majorité) demeurés, à cent pour cent, célibataires :

Elle concerne :

« Gassion (Jean de), élève du grand Gustave, maréchal en 1643. Il était calviniste. Il ne voulut jamais se marier, disant qu'il faisait trop peu de cas de la vie pour en faire part à quelqu'un. Tué au siège de Lens, en 1647. »

Voilà pour les sceptiques, et pour les fiébrabras, une réponse toute prête, à certaines sottes questions si répétées...

Ajoutons que je ne vous souhaite pas le triste sort du non moins glorieux maréchal Rantzau, dont le même Voltaire parle un peu plus loin :

« Rantzau (Josias), d'une famille originaire du duché de Holstein, maréchal en 1645, catholique la même année, mis en prison en 1649, pendant les troubles, relâché ensuite. Mort en 1650. Il avait été souvent blessé, et Bautru » (ne pas confondre) « disait de lui qu'« il ne lui était resté qu'un de tout ce dont les hommes peuvent avoir deux ». On lui fit une épitaphe qui finissait par ce vers :

« Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur... »

Abandonnons Voltaire, et ce sera pour son cousin germain, ou, plus exactement, des plus Français : Anatole France.

J'ai entrepris, depuis quelques mois, la lecture des

Œuvres complètes de l'auteur de *Thaïs*, publiée dernièrement en trente-huit volumes très agréablement reliés par le « Cercle du Bibliophile ».

Quatre volumes, entre autres, sont consacrés par M. Claude Aveline, sous le titre *Trente ans de vie sociale*, aux articles, discours, motions, interventions de l'illustre écrivain chez qui, à la différence de tant de ses confrères, l'esprit fut toujours au service du cœur.

Je n'en suis qu'à la fin du tome deuxième, après avoir lu les vingt-huit volumes d'œuvres romanesques ou purement littéraires (dont je vous reparlerai dans l'occasion). Mais cette approche m'a permis déjà, au passage, de relever deux anecdotes qui m'ont paru de nature à vous distraire.

Saviez-vous que, le 15 février 1903, un grand meeting se tint au théâtre du Château d'Eau, rue du Château-d'Eau, en faveur des « minorités opprimées » d'Arméniens et de Macédoniens soumis à la fêrule et aux tortures Ottomanes ? Paul d'Estournelles de Constant, député de la Sarthe, présidait cette grande manifestation au cours de laquelle Denys Cochin et Paul Lerolle, députés de la Seine, Francis de Pressensé, Jean Jaurès, Anatole Leroy-Beaulieu, membre de l'Institut, prirent la parole. Anatole France, invité à porter la bonne parole (mais retenu à Capian par des bavardages auprès de l'égérie Mme Arman de Caillavet) se contenta d'envoyer son adhésion télégraphiée. Mais, trois mois plus tard, le jeudi 7 mai 1903, se trouvant à Rome, il prit part personnellement à une manifestation analogue, organisée par l'Association de la Presse italienne. Dans le discours qu'il prononça en l'occurrence, il fit allusion à la réunion de la salle du Château d'Eau :

« Dans une *assemblée immense*, dit-il en propres termes, MM. Lerolle et Cochin, les citoyens Jaurès et Pressensé, côte à côte, ont protesté contre les assassinats commis par le sultan exterminateur à la face de l'Europe honteusement silencieuse, et réclamé l'entière exécution du traité de Berlin. »

Quand verrons-nous, cousins, rassemblés côte à côte, en « une assemblée immense », rue du Château-d'Eau, Messieurs les députés U.D.R. de Paris et les citoyens représentants de l'opposition, unis dans une même et vibrante protestation pour les minorités arcadiennes opprimées ? L'avenir seul le dira ; et cet avenir — comme s'exprimait le vieil Homère — repose encore sur les genoux des dieux...

Notre salle, en tout cas, vous l'avouerez, possède ses lettres de noblesse.

Un mot, encore, sur le cher France. Dans son combat pour tous les opprimés, il ne dissociait pas le sort des Arcadiens avant la lettre de celui des minorités ethniques ou politiques. Témoin cette anecdote, rapportée par Aveline (*loc. cit.*, I, 76-77) :

« Pour avoir peint avec passion, dans son roman *Escal-Vigor*, les amours mortelles du Comte de la Digue et d'un jeune paysan (ce n'était pas la première fois qu'il traitait ce genre de sujet), l'écrivain belge Georges Eekhoud fut poursuivi par le Parquet de Bruges pour « outrage aux bonnes mœurs ».

« Le « Mercure de France », qui l'avait édité, fit aussitôt paraître la protestation suivante :

« Georges Eekhoud, dont toute l'œuvre est consciencieuse et grave, vient de publier une étude empreinte comme les autres du seul souci philosophique et artistique : *Escal-Vigor*. Ce livre, néanmoins, se trouve poursuivi comme contraire aux bonnes mœurs. En cette circonstance, les littérateurs français soussignés tiennent à exprimer à leur confrère Georges Eekhoud l'assurance de leur haute estime et regrettent l'atteinte portée en sa personne à la liberté de l'Art et de l'Idée. »

« La première liste de signatures se terminait sur celle d'Anatole France.

« Le procès eut lieu, à huit clos, du 24 au 26 octobre 1900, devant la Cour d'assise de la Flandre occidentale. Eekhoud, qui était défendu par M^e Edmond Picard, fut acquitté. »

Cette prise de position d'Anatole France est d'autant plus à signaler que l'auteur, comme on sait, donna toujours, dans ses amours et dans ses ouvrages, les marques d'une rigoureuse orthodoxie.

Mais c'est encore peu dire sur ce sujet (bien que j'en aie déjà parlé ici voici plusieurs années). Je reviendrai bientôt à cet auteur que, sur tous autres, je préfère, car il sut mieux qu'homme de son temps être à la fois — cumul rare et précieux — intelligent et bon dans toutes les occasions.

Votre affectionné cousin béotien,

JACQUES FREVILLE.

« DÉFENSE DE L'HOMME »

ET SAGESSE

A l'opposé de toutes les folies, inepties, abracadabrances médicales, psychiatriques et autres !... dont nous abreuvons à jet continu les *France-Dimanche*, les *Ciné-Revue*, les *Elle...* et compagnie — qui intoxiquent la population des liseuses (chez leurs coiffeurs) — (ou sur les bancs des jardins publics pour les plus âgées) — on éprouve un grand réconfort à trouver dans la très sage *Défense de l'Homme* en son n° 272 — février de sa 25^e année — une mise au point très calme et détendue sur nos fameux problèmes.

Problèmes d'une minorité naturelle, et non pas d'une anomalie.

*
**

Défense de l'Homme rappelle qu'elle a été la première avec E. Armand à lutter en vue de la liberté sexuelle et de la reconnaissance, par les lois et les codes, de cette liberté — quand elle ne cause aucun dommage à quiconque. Elle écrit :

« Aujourd'hui que l'homosexualité n'est plus l'objet de la même hostilité, qu'elle a ses associations, ses journaux, voire ses doctrinaires, nous gardons sur le problème qu'elle constitue la même attitude rationnelle et libérale, mais nous dénonçons l'esprit de snobisme qui voudrait la faire passer pour la panacée, pour la voie glorieuse de l'humanité ou pour la pratique supérieure de l'amour. Au théâtre, ... il ne se joue presque plus de pièces où ne figurent des homosexuels, etc..., etc... » Puis, plus loin :

« Nous avons lu récemment dans le communiqué d'une association d'homosexuels la thèse selon laquelle les pratiquants... du coït vaginal, étant l'immense majorité, exerçaient une dictature insupportable sur la minorité opprimée des pédérastes et des lesbiennes, et qu'il s'agissait là d'un fascisme qui n'osait pas dire son nom... A en croire ces fanatiques, ou ces plaisantins, l'homosexualité est

l'amour de l'avenir, quand aura été vaincu le fascisme aujourd'hui régnant de ceux qui jouissent « dans les bras du sexe opposé ». Ainsi, aux préjugés bêtes de naguère voici que succèdent les âneries majeures de leurs anciennes victimes, maintenant que celles-ci peuvent s'estimer relativement libérées. Hétérosexuels ou homosexuels, cela prouve bien que l'homme gâche ses raisons et ses chances par l'absurdité et ses exagérations, ou les exagérations de son absurdité. »

On ne peut ici que souscrire à cette constatation sauf à préciser — certes — le « relativement ».

*
**

Inutile d'ajouter (nous l'espérons) que nous ignorons ici en *Arcadie* quelle est « cette association d'homosexuels » qui prétend (?) que l'immense majorité... des pratiquants... du coït vaginal » exerce une dictature insupportable sur la minorité opprimée (des « minoritaires » sexuels) et qu'il s'agit là d'un fascisme qui n'ose pas dire son nom.

De toute manière, certes, si *Arcadie* déplore — et dénonce — depuis plus de dix-huit ans — l'immobilisme des articles des codes, civil et pénal, et leur inégalité choquante selon les sexes, en ce qui concerne la réglementation de leurs rapports en public — elle n'a jamais accusé quiconque de « fascisme » pour la bonne raison que le fascisme n'a rien — absolument rien à voir — avec ces réglementations ou ces mépris.

L'imaginer, le croire prouve une ignorance crasse des réalités du « fascisme ». (Les folies et obsessions hitlériennes n'ont elles-mêmes rien de spécifiquement « fasciste » au sens exact du mot.)

Ou alors il faut admettre que le fascisme « sexuel » a sévi durant dix-neuf siècles en maintes sociétés chrétiennes qui se croyaient, se prétendaient et s'affichaient « libérales ».

CANTIQUE

*Rose-vie et rose-cœur
Je me pends à mon bonheur,
Rose-sang et rose-tige
Prions le Dieu du vent.*

*Ame-brut et âme-rose
Je me lève sous les roses,
Ame-liane et âme-glace
Voici le Dieu du vent.*

*Chair-tendre et chair-d'âme
L'âme brûle mon attente,
Chair-chair et chair-sang
Je suis le Dieu vivant.*

*Lèvre-vive et lèvre-fièvre
Qui viendra boire ta chair,
Lèvre-pâle et lèvre-sève
Je suis le Dieu du sang.*

*Or-veine et or-d'ange
Dans le calice des mélanges,
Or-blème et or-corolle
Je nomme le Dieu des corps.*

*Rose d'or et âme-chair
Sur nos espaces nus,
Lèvre-corps et eau de sang
Tu es mon Dieu présent.*

JEAN-GABRIEL BARTHELEMY.

LIVRES ANCIENS LIVRES NOUVEAUX

LE GRAND AMOUR

d'ANTOINE OREZZA (1).

Remarque : On me permettra, pour une fois, d'utiliser abondamment la première personne dans ces lignes, tout subjectives.

*
**

J'ai bien failli renoncer à lire ce « roman », dès la troisième page : « Il y en a un au milieu de l'eau. On voit son torse dans les cercles. Il lève un bras ensoleillé et il pousse un cri, comme pour dire : « Peut-être que je suis Pierrot. Peut-être que c'est il y a trente ans. » Il a l'air de crier : « Tu existes. Tu es notre ami. Comment vas-tu ? Ne nous oublie pas. »

Tout ce qui est raconté est dans ce style. Mais est-ce raconté ? Comment rendre compte de 232 pages où la plus longue des phrases qui les composent doit remplir une ligne et demi ; encore n'a-t-elle probablement pas de verbes...

*
**

Je me suis donc forcé à lire attentivement cette suite de mots ; j'y ai mis beaucoup de temps ; je ne suis pas sûr d'avoir compris. Peut-être aurais-je dû lire à haute voix ? Ou permettre aux combinaisons sonores d'agencer une signification nouvelle que l'association traditionnelle des mots laisse inaperçue ? En ce cas le suremploi du verbe « être » ne permet pas autre chose que la description d'un état, d'une multiplicité d'états, successifs, à trente ans de distance, ou simultanés, dans la mémoire du narrateur (mais je ne suis pas sûr non plus de ne pas le trahir, écrivant cela...).

Il semble que sur les pentes du mont Athos, un homme descende péniblement chercher une chose précieuse (de l'eau ? des passeports ? le souvenir ?). On croit comprendre qu'il n'y parvient pas, parce qu'il tombe, parce qu'il se dissimule, parce qu'il dort en plein soleil (ou tout cela à la fois). Mais il mêle ce qu'il sent aux souve-

nirs vieux et récents, à la douleur, au passé : son (premier ?) ami, perdu, « volé » par un autre est-il le même que celui qui visite une église, pendant que le narrateur s'y sache, et confond les trente années passées et le temps présent ? Nul lecteur, c'est à craindre, ne le saura jamais. Peut-être cette descente interminable signifie-t-elle l'agonie de celui qui dit « je » ?

Deux passages m'ont paru « lisibles », car écrits d'une manière compréhensible :

— une séance de « traitement des tantes délinquantes en Angleterre. On peut se le payer en France » (pp. 12 à 17) : on montre au patient des photos de beaux garçons nus et alléchants pendant qu'on lui fait des piqûres qui font vomir ; on cherche à associer l'image de la nudité masculine et la nausée ;

— plus loin, on montre le narrateur, à la fin d'une représentation de *Tartuffe*, se payer d'audace et entrer dans la loge du comédien qui jouait Valère, ne pas parler, ne pas même répondre aux questions, et laisser faire toute l'approche amoureuse à l'acteur qui se démaquille, s'essuie et enfin se dénude (pp. 121-125).

*
**

Si peu à lire dans toute cette accumulation, c'est bien peu. Or *Le Monde des Livres* daté du 14 avril manie à propos de cet ouvrage le dithyrambe et répand l'encens. J'y apprendrais que ce roman est « tout à fait réussi », qu'« on y sent le halètement de la vie »... J'apprends aussi, en ce qui concerne l'homosexualité, que « la réprobation entraîne la complicité. On trouve toujours un corps complaisant en cas de manque ». Alors là je sursaute, et j'en appelle à tous ceux qui connaissent la triste réalité du « manque » ! Il faut donc comprendre que l'auteur de cette louange ne connaît pas d'expérience ce dont il disserte.

Que conclure ? Que je n'ai pas aimé ni apprécié ce *Grand Amour* ; que d'autres ont une opinion différente ; et qu'enfin vous ferez la vôtre, si vous y consacrez 32 francs.

PIERRE NOUVEAU.

(1) Roman Gallimard, N.R.F., 1972, in-8°, 232 p. Prix : 32 F.

LA VIE BRÈVE

par ROGER VRIGNY.

C'est un livre généreux, souriant, cordial et surtout amical, sensible aux approches de l'âge, de la nature, de l'amour, de la réussite et qui raconte une histoire discrète, même deux, comme une peinture naïve avec des scènes villageoises et des fêtes parisiennes, avec des faits de guerre et des révolutions de mai, avec des gestes bavards et des privilèges ouatés. L'une se situe dans le Nord avec ses types, sa verve, son accent, l'autre dans les coulisses du monde littéraire avec ses tyresses, ses verbeux et ses verres à dents, très gentilement disposés (1).

M. Roger Vrigny, du meilleur ORTF, est Lauréat 1963 du Prix Fémina et Norbert, son héros, un auteur fraîchement couronné « sauvé maintenant » qui se demande parfois comment il en est arrivé là et pourquoi ? franchement désorienté devant ce carrefour, avec une amitié-confiance pour sa sœur Odile, une amitié-contrariante pour son beau-frère Arban, une amitié-copain pour sa maîtresse Léo (quelle nom pour une femme ! je ne m'y ferai jamais, dit à peu près Norbert), une amitié-distante pour un jeune camarade, Michel, qui lui voue une passion... exigeante selon certains. Qu'Odile devienne folle plus ou moins pressée par son mari, arriviste sévère qu'elle adore, voilà un point. Que Léo mal-aimée depuis toujours et malmenée verbalement en pleine nuit parte avec Michel, le mal-venu, voilà un deuxième point. Que Norbert « fichu » selon Michel se réfugie dans le presbytère de leur maître, un curé de campagne seul capable de donner sa position au navigateur, voilà le troisième.

Durant ce séjour, Norbert, de l'Intelligence Parisienne et conteur de métier, croisera Pierrot, de l'Assistance Publique et chroniqueur de village, qui restera muet pendant cette jolie scène vue par Pierrot page 18 et par Norbert page 184. Et nous la relisons quand depuis cinquante pages haletantes et enjouées par la magie de l'enfant et du verbe, Norbert est déjà devenu Angelo, mais Norbert ne sait pas quelle transformation s'opère en lui, ni le lecteur l'importance qu'elle pourrait avoir dans le récit. Il raconte donc encore la dernière rencontre et le souvenir vivace d'un Michel militant, égaré, incompréhensible pour un écrivain de cœur qui perçoit la brièveté de toute chose, l'éternité du vide, l'absurdité de la souffrance.

Ils se sont frôlés, les deux. Il s'en fallut de peu, oui messieurs dames, pour que les deux ah là là Norbert et Pierrot, les deux compères, Angelo et Pierrot, mais non, commençons par le début, Norbert et Michel, ne s'aiment réellement. C'est raté, au départ. D'abord Norbert se demandait ce qu'on attendait de lui. Michel répond : « Tu fais le prof avec moi, tu ne sais pas ce que tu peux faire d'autre, tu parles, tu as peur, tu mets beaucoup de phrases entre nous », puis il se grise lui-même, « ... un peu de lavande pour sentir comme Norbert, un peu de Norbert sur ma peau, dans mes cheveux, sur mes mains, je m'étends sur son lit, je ferme les yeux, s'il entrerait je ferais semblant de dormir, il s'allongerait près de moi, il me prendrait dans ses bras, est-ce que c'est mal, est-ce que j'ai le droit, je voulais, je ne savais pas ce que je voulais, un ami pour l'aimer, pour ne plus avoir peur... ». Mais la pureté ne sommeille ici que d'un œil. Mais le sexe n'est pas ici un moteur ni un aimant suffisamment puissants. C'est la « danse » de Jacob avec l'ange, la lutte courtoise.

« On n'apprend pas grand-chose aux autres, on leur donne des souvenirs », remarque fort judicieusement l'abbé entouré des photos de ses élèves, « ... vous vous êtes occupé de lui autrefois, j'ai eu le sentiment qu'il vous en voulait. Il parlait de vous avec une espèce d'impertinence, mais ce n'était pas sincère, vous comprenez, c'était une pose, pour me montrer qu'il était au-dessus de ça... (...). Ça ressemble plutôt à du dépit ». Et c'est alors que Norbert proteste. Il n'a pas aidé Michel et le cher égoïste-là, comme la grande critique parisienne aurait tort de croire qu'il ne l'a pas aidé malgré lui, malgré eux, contre tout bon sens, contre toute charité bien ordonnée, que l'on ne peut pas aider avec autorité et parfois quelque panache un jeune homme chassé comme Michel, abandonné plus tard comme Pierrot par ses parents. La récupération sera faite par tous. Ils attendent tout et si peu, ils espèrent tant et si tôt que le désespoir de base des adultes et de l'humanité en ruine, en place, en train de l'être ou en gestation les aidera à construire une existence plus dépouillée, plus orientée, plus libre. Leurs applaudissements voleront au secours du dernier tableau. Ce n'est pas en démissionnant de son rôle (occasionnel) de père, de frère, d'amant, d'aimé, que le nouvel écervelé changera le répertoire.

M. Roger Vrigny, qui est un peu plus qu'un chœriste parmi les autres, n'ignore pas la reconnaissance de l'écouteur à l'écouté. Aussi a-t-il choisi que Pierrot parle, parce que Pierrot, c'est la vie, jusqu'à la fin, pour le plaisir tranquille du vieil Angelo-Norbert qui n'ignorera plus rien de la sagesse du conteur conté.

MICHEL BEAUGENCY.

(1) N.R.F. Prix : 23 F.

AUTOBIOGRAPHIE DE JEUNESSE

de DANIEL GUÉRIN.

Daniel Guérin n'est pas un inconnu pour les Arcadiens, tant s'en faut : sans parler de sa collaboration au Club et pour nous en tenir volontairement à ses écrits les plus récents, rappelons le *Journal trop intime* paru en trois livraisons d'*Arcadie* (1), ou l'important *Essai sur la Révolution sexuelle* (2), regroupant des textes échelonnés de 1954 à 1968. Un jeune Homme excentrique, paru en 1965 il semble, était auto-censuré (3). Réécrit, augmenté, l'ouvrage renaît aujourd'hui sous le titre *Autobiographie de Jeunesse* (4). Toute la part de souvenirs intimes, d'explications, de justifications, rappelle l'étonnant *Mon Père et Moi* de J.-R. Ackerley, par la lucidité, la pénétration, la précision même. Un monde, celui de la bourgeoisie parisienne d'avant 1914, y est disséqué, comme l'était l'Angleterre victorienne dans le livre précité. Vue par les yeux de l'enfant (l'auteur est né en 1904) et reconstituée par les récits des rares témoins, et surtout les lettres familiales, cette société ne manque pas de vigueur. L'évocation de la Grande Guerre non plus, ni celle des premiers émois charnels puis sentimentaux du jeune homme, timide malgré ses hardiesses, impulsif et généreux, intelligent et parfois aveuglé.

Mais de tels souvenirs d'abord ne peuvent se résumer, ni guère se comparer : ils n'ont tout leur charme que goûtés dans leur contexte ; Ah ! qu'on aurait aimé connaître cet homme jeune et ardent au temps de ses fringales et de ses quêtes ! Pour une fois, l'écrit ressuscite le passé... Ensuite, si la recherche de Ackerley est personnelle et au plus familiale, Daniel Guérin élargit bien vite son propos : l'ambition de son livre est précisée par la bande annonce : *D'une Dissidence sexuelle au Socialisme*. Car il ne s'agit pas seulement de Mémoires : pour résumer grossièrement la trajectoire de la pensée de l'auteur, on peut dire que ses goûts minoritaires, en opposition avec les « bonnes mœurs » bourgeoises de son milieu — dans la

(1) N°s 147 à 149, mars à mai 1966.

(2) Pierre Lafond, édit., 274 p. C.R. in *Arcadie*, n° 192, déc. 1969, pp. 580-584.

(3) Les « bonnes feuilles » ont paru en *Lettre*.

(4) Pierre Belfond, 248 p., in-8°, 1971. Prix : 24 F.

(5) Stock, 1971. C.R. in *Arcadie*, n° 210, juin 1971, pp. 306-307.

mesure où il veut les assumer, les revendiquer, et non les cacher — liés à son caractère (ombrageux avec ses proches et ouvert avec autrui) (6), le portent à critiquer radicalement et à vouloir changer la Société ; puis allant jusqu'au bout de ses principes nouveaux, c'est un socialisme généreux, utopique et pour l'instant irréel qu'il veut construire : il se réclame en effet présentement du Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (F.H.A.R.), pour lequel la libération sexuelle remet en cause la société de classe. La démarche de la compréhension rejoint celle d'un Jean Genêt, qui dit n'avoir vraiment compris le problème algérien au temps des « événements » qu'après avoir fait l'amour avec de nombreux Algériens (7). D'école en école, certains jeunes gens continuent ainsi des études longues, voire infinies, sinon indéfinies, pour rester en contact avec les autres jeunes gens, croyant garder par ce biais à la fois leur jeunesse et l'imprégnation d'une atmosphère de virilité ; est-ce de l'immaturité (l'âge n'y fait rien) ? est-ce le rêve d'un monde meilleur ? Grave problème que connaissent certains Arcadiens.

L'auteur ne se tient pas quitte envers l'humanité pour avoir écrit des souvenirs de jeunesse : il considère que ce n'est que « le prologue, si choquant que cela puisse paraître aux puritains rouges, de Front populaire Révolution manquée. De ce livre seront bannis les problèmes charnels » (p. 247). Il faut savoir en effet que la rigueur des principes de gauche, d'extrême-gauche (ou de plus à gauche encore), n'admet guère de tolérance envers l'homosexualité, malgré les espoirs de justice et de fraternité auxquels ils se réfèrent. Par exemple la pudibonderie des pays de l'Est, quels qu'ils soient, accuse les mœurs bourgeoises, dépravées, décadentes de cette attitude et cette attirance, d'où la condamnation de l'homosexualité, jugée dégradante. Il a donc fallu beaucoup de courage à l'auteur pour rompre délibérément avec son milieu.

L'idée d'adjoindre au livre une quinzaine de pages intitulées « A la recherche de clés sexologiques » est bonne : comme un médecin rédigerait des fiches sur son patient, l'auteur tente de s'examiner lui-même « cliniquement » et de dresser un bilan. Mais la tentative, qui a le mérite de grouper les thèmes de la chair (précocité, curomanie, fiascos, inhibitions...) n'est pas signifiante, car elle est écrite par l'auteur lui-même qui se sert de phrases tirées de son livre ; même rédigées à la troisième personne, elles agacent plutôt qu'elles n'expliquent. Peut-être aurait-il fallu confier à une tierce personne habile le soin d'établir ainsi le portrait ?

(6) Caractère peut-être façonné par ses tendances ou par son hérédité : son père, voire un grand-père, ont aussi aimé de jeunes hommes.

(7) Lorsqu'il rompt avec sa famille, Daniel Guérin, après divers emplois, devient correcteur d'imprimerie ; il écrit : « J'ai voulu élargir à tous les travailleurs la camaraderie virile dont j'avais fait l'apprentissage avec de jeunes gars du peuple » (p. 229).

Portrait et non profil ; présence plus qu'image, dans ce livre. Même sans partager les opinions de l'auteur, chacun y trouvera une chaleur humaine, une sincérité, une ardeur telles qu'une fois encore, comme dans toute œuvre forte, il communiera avec un frère enrichissant.

PIERRE NOUVEAU.

SCUM

par VALÉRIE SOLANAS (1).

Le Scum ou Society for Cutting Up Men : Société pour émasculer les hommes est, on le voit, un groupement qui va droit au but.

Au dire du groupe pour la libération de la femme qui patronne en France ce manifeste, l'auteur Valérie Solanas en est la seule et unique adhérente.

Ce qui peut surprendre puisque sa fondation remonte à 1967.

Il s'agit, on s'en doute, et par les moyens les plus radicaux, de lutter contre l'oppression des hommes, ce que l'on désigne souvent assez complaisamment sous le nom de « phallocratie ».

Cette autopsie impitoyable de l'Américain moyen n'est ni sans intérêt, ni sans portée — il n'est toutefois pas question d'en débattre. Ce n'est pas le lieu de discuter le postulat fondamental : « Femelle incomplète, le mâle passe sa vie à chercher ce qui lui manque, à tenter de devenir une femme. Voilà pourquoi il est constamment à l'affût des femmes », etc...

Au passage Valérie Solanas reconnaît « que l'homme le plus conséquent avec lui-même est le travesti, mais là encore, bien qu'il soit différent des autres hommes... il ne recherche que l'identité formelle : être une femme »... et devient une marionnette bourrée de tics ».

Dans cette entreprise de révolution totale et de destruction à laquelle le Scum consacre ses efforts, seule est prévue la survivance de l'auxiliaire masculin de Scum.

En feront partie sans conteste « les pédales qui par leur exemple magnifique encouragent les autres hommes à se démasculiniser et à se rendre ainsi relativement inoffensifs... ».

Vous voyez ainsi clairement, chers Arcadiens, par quelles voies il vous sera possible de survivre dans la société future telle que la prépare l'intransigeante fondatrice de ce mouvement aussi extrémiste que violent.

SINCLAIR.

(1) Olympia. Prix : 8,80 F.

JOURNAL — TOME IV 1944-1947

par ANAIS NIN.

On a beaucoup parlé ces dernières années d'Anaïs Nin, bohème, romancière, observatrice, compagne d'écrivains : Miller, Artaud, Durell, Wright, etc..., etc... Avec le quatrième tome de son *Journal* qui vient de paraître, Anaïs Nin a une fois de plus franchi les barrières de l'inconscient, s'éprend d'adolescents « transparents », s'interroge sur ses amis homosexuels au « stade d'immaturité ». La part faite à l'ambivalence me paraît ici plus grande, et le critique qui éplucherait ce fruit confit à l'usage des consommateurs avertis choisirait des morceaux d'une saveur assez fortes : une sorte d'enseignement pour les Arcadiens et pour toutes les femmes. Quel parfum pour le lecteur et quelle vitamine pour l'écrivain ! L'exemple nourrit son homme. Si proche de la réalité, elle « transofrme », attentive, passionnée, et sa sincérité éblouit quand elle ne réchauffe pas le cœur. L'amour est si près du miracle que cette solitaire si vulnérable ne doute pas de son efficacité. Disponible, mais se préservant du rôle de mère, elle tempère, reconforte, canalise et arrange selon l'usage au détriment de sa tranquillité, de son confort et de son équilibre. Elle fascine, et permet l'envol, la fécondité. Tant pis si la vie est moins généreuse, ils auront gagné du temps sur la nostalgie, gardé un sourire sous le masque prochain. La magisienne charme mais n'ensorcelle pas, enveloppe sans étouffer, et pulpeux le style précise la silhouette frêle, élégante de cette aventurière de la création artistique.

Toujours curieuse, sensible à la poésie d'une architecture, l'intimité d'une musique, la fulgurante beauté d'un météor, la sensualité d'un paysage ou l'étendue d'une personnalité, Anaïs Nin trace des portraits de garçons égarés, retenus près d'elle non par hasard mais par des ondes multicolores. Elle aide à l'accomplissement de « l'espace intérieur », se sent responsable pour les irresponsables, admire cette fluidité complexe, subtile et souple, parmi les rires et les angoisses, un pied à Paris l'autre à New York, devient le fameux témoin de cette cavalcade de la jeunesse, d'hier peut-être, sans trop de confusion anarchiste, où l'homo-phile du mauvais coton, où il ressemble tant à cette demoiselle de Pascal enchaînée par ses miroirs. Face à l'inertie des belligérants, leur cynisme et leur

(1) Stock. Prix 30,70 F.

sadisme, elle menace « d'écrire un livre sérieux, profond, émouvant, sur l'homosexualité. Il me semble, « dit-elle », que le sujet est caricaturé et que l'on exploite pas ses possibilités de beauté. On le traite toujours avec honte, de même que la quête des prostituées ». Riche de symboles et de métamorphoses, d'une humanité intense et d'une bonté aveugle, elle détournera de « sa cruelle vision d'autrui » celui qui entretient des blessures vite corrosives. Nous n'oublierons pas Rango et sa presse à imprimer, la gaieté de Pablo, Léonard : « une peau de coquillage », Marshall : « juif russe avec de grands yeux verts », Charles et son « intolérance de rêveur », Gore Vidal qui « oscille entre la dureté et la douceur », Léo et la passion du verre taillée, Paul « dans un conte de fées », etc..., etc..., tous « ces jeunes gens qui ne peuvent la détruire » mais qu'elle aura conduite, un moment, pour le bonheur d'aimer. On peut tout espérer, n'est-ce pas ? Merci, madame.

MICHEL BEAUGENCY.

YUKIO MISHIMA

CONFESSION D'UN MASQUE

« Dans ce roman plus ou moins autobiographique
l'un des plus grands écrivains contemporains du Japon
est en lutte contre ses penchants homosexuels »

— N.R.F. — 23 F

ROGER PEYREFITTE

MANOUCHE

Ed. Flammarion — 280 p. — 29 F

On peut commander les Editions de luxe :

Arches 125 F — Alfa 60 F

DOCTEUR BRUNOZ

LA PÉDOPHILIE

Le délicat problème de l'amour du jeune garçon

Ed. Enclaué — 25 F

Amis Arcadiens...

VOTRE ASSUREUR

vie - épargne - auto
retraite - incendie
accidents, etc...

BERNARD GILLES

92, avenue de Paris
94-CHARENTON — Téléphone : 368-26-56

(se rend à domicile sur simple appel téléphonique
dans toute la région parisienne)

HOTEL DE L'ESPERANCE

15, rue Pascal — PARIS-5° — Tél. : 707-10-99
au QUARTIER LATIN

CHAMBRE à la journée - à la semaine - au mois - avec gaz

HOTEL STAR (avec ascenseur)

87, avenue Emile-Zola — PARIS-15° — Tél. : 828-48-22

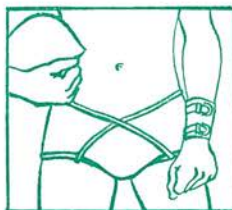
HOTEL LAKANAL

9 bis, rue Lakanal — Paris-15° — Tél. : 828-09-13
dirigé par un Arcadien

Amis d'ARCADIE, chez

BARLAY

CHEMISERIE



SLIP RUBEN TORRES

167, bd du Montparnasse, PARIS-VI°
Tél. : 326-91-66

(Ouvert du lundi midi au samedi soir inclus)
Vous trouverez un accueil sympathique

Toutes les nouveautés
— UNE FLEUR POUR CHACUN —

RAYMOND COUDRAY

CONSEIL IMMOBILIER

VENTE — ACHAT — LOCATIONS — TRAVAUX

Renseignements gracieux aux Arcadiens
Sur rendez-vous : 567-08-68